



LIBERTÉ, J'AURAI HABITÉ TON RÊVE JUSQU'AU DERNIER SOIR

ENTRETIEN AVEC FELWINE SARR

René Char et Frantz Fanon ne se sont jamais rencontrés. L'un est poète, l'autre psychiatre. Leur langue est très différente. Qu'est-ce qui les rapproche ?

Felwine Sarr : Pour beaucoup, René Char est un poète érudit, parfois difficile d'accès. Sa langue est à la fois poétique et philosophique. Pour moi, c'est un musicien qui a tenté d'être en résonance avec qui il était. J'aime son ancrage très fort dans son territoire, L'Isle-sur-la-Sorgue, la façon dont il a traversé toutes les modes intellectuelles de son époque – comme le surréalisme – tout en gardant son feu intérieur, en poursuivant sa quête de beau, de vrai, d'absolu, de vérité. Frantz Fanon, lui, n'est pas considéré comme un poète mais il y a dans son écriture quelque chose de la verve poétique. Ces deux auteurs portent leur parole avec incandescence. Les deux font un travail de forge de la langue. Pour Frantz Fanon, cela passe par l'abandon du cri, le grand cri nègre d'Aimé Césaire censé ébranler les assises du monde. Le cri est sorti de sa vie, au profit d'une parole fruit d'une longue réflexion sur le langage, la vie et le sens. René Char et Frantz Fanon ne se sont pas fréquentés, mais furent les contemporains d'une époque qui les mit devant le choix intime et décisif de mettre leurs actes à l'unisson de leur parole. Ils sont mus par la même volonté de produire des présents plus justes, plus harmonieux, plus habitables. Ils veulent jouer leur partition, être du côté de ceux qui produisent du réel. Ils ont en commun d'avoir eu la liberté chevillée au corps. C'est ce qui les a amenés à se dresser devant l'abject, l'inconcevable. Tous les deux choisissent de coïncider avec eux-mêmes avec une certaine radicalité face à la violence du monde. À 19 ans Frantz Fanon, né en Martinique, s'engage dans la résistance armée contre l'occupation nazie. Il rejoint le fameux Bataillon 5 en Afrique du Nord, en Algérie (Bougie, Oran), puis participe à la bataille d'Alsace en 1945. Il sera décoré pour son courage de la croix de guerre. Il croit en la République qui a aboli l'esclavage, se retrouve dans ses idéaux de liberté. En septembre 1939, René Char est mobilisé à Nîmes et part en Alsace jusqu'en mai 1940. Après avoir été démobilisé et avoir franchi la ligne de démarcation, il refuse de rester dans l'abstraction du livre, du texte, du verbe et rallie la résistance sous le nom de Capitaine Alexandre. En 1941, dans une lettre à Francis Currel, il explique son geste : « *Certes, il faut écrire des poèmes, tracer avec de l'encre silencieuse la fureur et les sanglots de notre humeur mortelle, mais tout ne doit pas se borner là. Ce serait dérisoirement insuffisant... car devant "la vue du sang supplicé"* », la littérature reste dérisoirement insuffisante. Pour eux, il est urgent d'agir devant un temps historique précis, devant une oppression implacable qui s'affiche hardiment, qui ne se revêt plus du manteau de la civilisation. Ils prennent les armes. Pour René Char, répondre à la barbarie par la violence est légitime. C'est même une praxis de l'émancipation. Cette réponse a été également théorisée par Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre*. Il considère que la violence peut être salvatrice, purificatrice. Elle peut reconstruire le sujet qui a été totalement aliéné. Ils luttent contre le nazisme, contre l'occupation allemande, mais une fois la guerre terminée, René Char retrouve sa pleine condition de citoyen français libre. Frantz Fanon, lui, a été victime de racisme au sein de l'armée française. Soldat français, il a été différencié des autres. Sa condition n'est pas la même, c'est une condition à la marge : il est considéré comme un sujet colonial dans la république. C'est sans doute pour cela qu'il choisit très tôt le camp des opprimés. Frantz Fanon a eu affaire au colonialisme intérieur. René Char a lutté contre la tenue des expositions coloniales en France, et ils n'étaient pas nombreux à cette époque. Mais René Char n'est pas un sujet colonial. Après la guerre, il continue son combat actif avec les mots, la poésie, pour créer des mondes lumineux. Frantz Fanon, lui, s'engage dans la lutte anticoloniale, il veut créer un monde débarrassé de cette oppression pour amener l'humanité à un autre palier. La liberté. Cette question est d'autant plus centrale pour Frantz Fanon qui refuse d'être assigné à la couleur de sa peau. Il refuse la prison de la nationalité et de l'histoire. Il pense que l'histoire ne le détermine pas, que son rôle n'est pas de restaurer la gloire des anciens, d'une société africaine perdue. Il s'érige contre toutes formes de déterminisme. Char aussi refusera toute sa vie des formes de détermination sociale. Il refusera par exemple de se laisser dicter sa conduite amoureuse par des conventions morales. Mais Frantz Fanon va plus loin : dans un geste héroïque, il va affirmer qu'il est son propre *fondement*, même si je pense que cela est difficile car nous sommes tous porteurs d'une histoire, d'une mémoire, qui nous dépasse, qui nous antécède et nous excède.

Nous connaissons aujourd'hui un monde qui se polarise, où le langage ne nous unit plus, où l'universalisme est fragilisé. Est-ce pour cela que la question de ces mondes habitables dont parlent René Char et Frantz Fanon est centrale dans vos créations ?

Comme eux, je ne suis pas dans une logique binaire et oppositionnelle. Aujourd'hui nous sommes dans cette délicatesse où nous n'avons pas résolu la question des passés pluriels et ne sommes pas totalement en mesure d'articuler un récit ouvert qui fondera le futur. Nous oublions que l'universalisme est pluriversel, que nous partageons tous la même condition humaine, mais que nous ne pouvons pas tous avoir le même visage de l'expérience humaine. Pour moi l'universalisme est fondamentalement pluriel au sens de Césaire ou de Merleau-Ponty : un pluriversalisme dont nous faisons l'acquisition par l'expérience, incessante mise à l'épreuve de soi par l'autre et de l'autre par soi. La question de l'avenir est aussi étroitement liée à cette question de la mémoire. La communauté est fondée sur l'histoire, la mémoire et l'oubli. Mais c'est un visage de Janus. Si je me tourne vers le passé, je me pose essentiellement la question de savoir avec qui j'ai partagé ce passé. Si je tourne le visage vers le futur, je vais me poser la question de savoir quel est le monde que je veux produire avec ceux qui sont là. Je pense que cette pièce nous indique le type de communauté de destin que nous avons et vers laquelle nous devrions aller.

Quel est le sujet de ce spectacle que vous avez écrit à partir de *Fureur et Mystère* ; *Peau noire, masques Blancs* ; *Les Damnés de la terre* ; *Partage formel*. Qui est Dorcy Rugamba à qui vous avez confié la mise en scène ? Parlez-nous de la vidéo et de la création musicale qui tiennent une large place dans cette pièce.

Mettre en écho René Char et Frantz Fanon m'a permis à la fois de renouveler la lecture de leurs œuvres et d'universaliser leur quête d'un monde lumineux. Ce spectacle n'est pas un hommage, ni un projet patrimonial. Il n'y a pas d'histoire mais des situations allégoriques. Il n'y a pas de personnages mais des interprètes qui sont des voix, des consciences. Le jeu d'acteur et la mise en scène ont pour but de mettre en résonance notre époque et cet impératif de liberté est défendu par les deux. Dorcy Rugamba est un dramaturge, metteur en scène et comédien rwandais qui s'est installé en Belgique après le génocide des Tutsis en 1994. Il a été en partie formé aux arts de la scène par son père, l'écrivain, chorégraphe et compositeur, Cyprien Rugamba. En 2012, il a créé Rwanda Arts Initiative, centre d'art à Kigali, qui s'est doté en 2019 d'une maison d'édition publiant des auteurs dans les langues africaines. J'aime beaucoup son travail qui pose la question de la reconstruction par le geste théâtral. Avec lui nous avons cherché à donner une certaine sensualité au spectacle. Cela passe par la grande diversité des matières – textuelles, sonores, visuelles – qui composent ce spectacle pluridisciplinaire. La musique est un acteur à part entière du récit. Nous avons d'ailleurs adapté les textes de telle manière qu'une bonne partie puissent être mis en musique dans une forme polyphonique, pour que des voix singulières interagissent avec des réponses chorales. Deux musiciens sont sur scène aux côtés de la comédienne Marie-Laure Crochant qui a une exceptionnelle puissance d'incarnation. Gnima Sarr a un style poétique. Sa musique est une fusion, un mélange de styles ; de *spoken word*, de *taassu*, de chants ouest-africains aux accents punks. Majnun, lui, s'est nourri de toutes les musiques du monde pour créer son *groove* hybride d'afrobeat et de funk. Son univers est puissant, singulier et incisif. Leurs créations accompagnent les chants et d'autres formes lyriques du propos mais prennent également en charge des pans entiers du récit. Le récit musical s'articule autour d'un dialogue entre un chœur et son antiphonie, ce qui nous a permis de faire dialoguer la petite et la grande histoire, la conscience individuelle et les destins collectifs.

Propos recueillis par Francis Cossu en mars 2021